

Le milieu du monde, et encore plus loin *The Fifth Province* de Donald McWilliams

Robert Daudelin

Le cinéma français dans tous ses états
Number 139, October–November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25300ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daudelin, R. (2008). Review of [Le milieu du monde, et encore plus loin / *The Fifth Province* de Donald McWilliams]. *24 images*, (139), 30–30.

Le milieu du monde, et encore plus loin

par Robert Daudelin

A lors qu'il était critique au *Devoir*, Jean Chabot avait inventé le mot « poévie » pour parler d'un film (je ne sais plus lequel) qu'il aimait beaucoup. C'est de ce mot que nous aurions besoin pour parler du très beau film de Don McWilliams, *The Fifth Province*¹. Essai documentaire, film de montage, dérive poétique, le film est tout cela : inclassable !

Prenant pour référence le mythe irlandais de la cinquième province, ce lieu idéal, inaccessible autant qu'essentiel, *The Fifth Province* poursuit à travers des chemins différents la réflexion déjà amorcée brillamment avec *The Passerby* (1995) – certaines images utilisées dans les deux films sont d'ailleurs là pour nous signaler explicitement cette continuité dans le propos.

Comme l'explique McWilliams dans l'entretien qui suit, le film est un collage dont la structure, en rien linéaire, plutôt qu'être apparente se laisse deviner, et le regard-caméra de l'enfant noir que l'on aperçoit dès le début du film dit bien au spectateur qu'il est directement concerné et qu'on compte sur lui pour compléter le film qui va se construire devant ses yeux.

Si certaines associations sont évidentes – la montre du père et les montres momifiées d'Oradour, les dolmens chers à Jean Rouaud et à Solveigh Kaehler –, la plupart procèdent plutôt d'une logique musicale qu'il faut accepter pour entrer dans le film. Parlant de la langue anglaise à travers laquelle il devient canadien, le Letton Ilmars Levalds la dit « sans musique », justifiant du même coup toutes ces langues qui interviennent en chuchotements sur la piste sonore du film.


Film sur l'appartenance et le déracinement, *The Fifth Province* nous parle de

l'Australie et de la Bretagne, de Kaboul et du Kenya, en prenant pour point de départ de l'histoire du cinéaste, jeune Britannique qui, incapable de supporter davantage « the burden of being English », quitte son pays en 1956, en même temps que quelques milliers de Hongrois qui fuient la répression qui s'abat alors sur le leur. Film sur la solitude et sur la douleur d'être « déplacé » – telle cette vieille dame grecque cyprite laissée seule dans sa maison pendant treize jours au moment des troubles de 1974 –, *The Fifth Province* est pourtant d'abord une célébration des racines : même si on vit très éloigné de son lieu d'origine, la terre natale ne nous oublie pas, nous dit le film.

Cet éloignement est d'abord incarné dans l'histoire d'Ausma Levalds, jeune Lettone qui avait huit ans en 1949 et qui fut la cinquante millième réfugiée de guerre accueillie au Canada. Au moyen de ce métrage trouvé au hasard des archives de l'ONF, McWilliams amorce un pèlerinage au pays de la mémoire dans lequel chacun de nous est le « fantôme de ses grands-oncles et de ses grands-tantes ». Mais la mémoire, comme insiste à nous le rappeler le cinéaste, n'est pas fiable et, comme déjà nous l'avait dit si majestueusement Kurosawa dans *Rhapsodie en août*, il faut nommer les choses pour les sauver de l'oubli. Comme le rappelle à son tour la photographe Solveigh Kaehler en nous racontant son apprentissage des langues, pour conclure que « le langage, c'est la mémoire ». Et l'écrivain Jean Rouaud le redit à son tour en parlant du premier exil, celui qui fait de tous les hommes des « exilés de l'enfance » et contre lequel il lutte en écri-

vant sur son père et sa famille, recréant sa généalogie.

Tous ces voyageurs, ces « transplantés », dont le film nous propose la rencontre, retournent à leur façon aux origines de la terre, aux émotions discrètes que révèlent les images ralenties. Le film suggère plutôt qu'il n'énonce : les images se rencontrent dans une sorte de hasard poétique ; les liens se font magiquement, souvent par la bande sonore que le cinéaste a montée lui-même et où l'on retrouve les musiques de Maurice Blackburn, aussi bien que la trompette milesienne de Kevin Dean et les voix du « chœur ethnique » de l'ONF – quatorze employés, originaires de quatorze pays différents et parlant autant de langues. Au besoin, le cinéaste intervient numériquement dans l'image, ajoutant ainsi des flammes au récit de la photographe. En d'autres moments, comme souvent dans ses films précédents, il demande à l'animation (Caroline Leaf) de venir à sa rescousse directement pour expliciter son propos, ou, plus subrepticement, en lui empruntant des éléments d'écriture.

Ce film tout en musique, qu'il faut accepter de revoir pour y trouver sa place de spectateur actif, en annonce un autre que nous pourrions voir dans quelques mois et qui bouclera une trilogie aussi riche qu'originale qui, si besoin était, nous redonne foi dans le cinéma comme lieu de création poétique. 

1. Le film a fait l'objet d'une critique de Gérard Grugeau dans le numéro 116-117 (été 2004) de *24 images* ; le présent texte est donc davantage une présentation de son édition DVD.

Québec, 2002. Ré. et mont. : Donald McWilliams. Ph. : James Aquila, Zoe Dirse, McWilliams. Infographie : Suzie Synnott. Mus. : Melissa Hui. Prod. : Adam Symansky, Marcy Page pour l'ONF. 72 minutes. Couleur et n. et b.